

**Fondation  
Servais pour  
la littérature  
luxembourgeoise**

# **Prix Servais 2017** **Nora Wagener**



**PRIX SERVAIS**  
LUXEMBOURGEOISE  
POUR LA LITTÉRATURE  
**FONDATION SERVAIS**

---

*26e plaquette commémorative, éditée par la Fondation Servais  
pour la littérature luxembourgeoise*

*Photos : Jean Meder; [www.jean.meder.lu](http://www.jean.meder.lu)*



*La Fondation Servais pour la littérature luxembourgeoise jouit du soutien  
financier de l'Œuvre Nationale de Secours Grande-Duchesse Charlotte*

*ISSN 2418-4381*

**Remise du Prix Servais 2017  
à Madame Nora Wagener  
4 juillet 2017  
Centre national de littérature  
Mersch**

**Prix d'Encouragement de la Fondation Servais  
à Madame Anita Gretsch**

**Mersch : Fondation Servais 2018**



# Sommaire

La Fondation Servais et ses deux Prix littéraires	5
Germaine GOETZINGER, Presidentin vun der Fondation Servais Et gesäit gutt aus fir d'Zukunft vun der Lëtzebuenger Literatur	9
Jeanne E. GLESENER, Presidentin vum Jury vum Servais-Präis Argumentaire du Jury	13
Guy ARENDT, Kulturstaatssekretär Net nëmmen eng national Unerkennung	15
<b>Prix Servais</b>	
Ian DE TOFFOLI Déi wichtegst Fro, déi sech fir mech an der Literatur stellt ass déi: wéi ass dat do gemaach?	19
Nora WAGENER Kären, Kaddoen a rout Bäckelcher	25
Nora WAGENER, Tochter Gohde (inédit)	29
Nora WAGENER, Kurzbio	34
<b>Prix d'Encouragement de la Fondation Servais</b>	
Nathalie RONVAUX Des textes sans complaisance, d'une force poétique puissante	37
Anita GRETSCH Une bâtardise revendiquée et une bâtardise récompensée	41
Anita GRETSCH Extrait de « L'œil grand fermé » (manuscrit d'un roman)	43
Le Jury pour l'attribution du Prix Servais 2017	49
Le Conseil d'administration de la Fondation Servais en 2017	49
Les publications de la Fondation Servais	51

*L'encadrement musical de la remise des prix a été assuré par Mme Marie-Christiane NISHIMWE, soprane, accompagnée au piano par M. Marc MANGEN.*



# La Fondation Servais et ses deux Prix littéraires

La Fondation Servais pour la littérature luxembourgeoise est née d'une initiative privée, fondée sur un legs de Madame Jeanne SERVAIS (décédée en 1985) dont la maison natale à Mersch, devenue propriété de l'Etat et siège de la Fondation, abrite le Centre national de littérature.

La Fondation a été créée le 1<sup>er</sup> juin 1989 par les onze membres fondateurs réunis au sein du premier Conseil d'administration. Il s'agissait de Madame Liliane THORN-PETIT, de Messieurs Frank BADEN, Pierre HAMER, Edmond ISRAEL (président), Mars KLEIN, Robert KRIEPS, Guy LINSTER, Cornel MEIDER, Roger NOTHAR, Jacques SANTER et Manou SERVAIS.

La Fondation Servais a pour objet d'œuvrer pour la promotion de la littérature luxembourgeoise, en soutenant la recherche littéraire et sa publication, en initiant des colloques sur la littérature et en propageant de façon générale la connaissance de la littérature.

La Fondation Servais a créé deux Prix littéraires.

## 1. Le «Prix Servais»

Afin de promouvoir la production littéraire contemporaine, le Conseil d'administration décerne depuis 1992 le « PRIX SERVAIS ». Ce prix récompense l'œuvre littéraire la plus significative parue au cours de l'année écoulée. Par œuvre littéraire, on entend un ouvrage considéré dans son ensemble. L'appréciation tient compte de la qualité de la langue, de l'originalité du sujet et de la façon de le traiter. Sont considérées les œuvres littéraires qui 1<sup>o</sup> sont dues à des auteurs résidant au Grand-Duché ou ayant la nationalité luxembourgeoise et résidant à l'étranger, 2<sup>o</sup> sont rédigées en luxembourgeois, français, allemand ou anglais, et 3<sup>o</sup> ont paru auprès d'une maison d'édition ou à compte d'auteur.

Le prix est décerné annuellement par la Fondation Servais, sur base du choix fait en toute indépendance par un jury d'experts. Le jury se compose de personnes qui ne sont pas membres du Conseil d'administration de la Fondation. Le jury prend sa décision en toute souveraineté dans le seul respect de la finalité du prix. Le prix est doté de 6.000 euros, montant qui peut être revu par le Conseil d'administration. Le prix est attribué à l'auteur de l'ouvrage. (Extrait du règlement de ce prix, 23.5.2018)

L'«Eloge» du panégyriste exposant l'intérêt particulier de l'ouvrage récompensé, le «Discours» du lauréat dévoilant ses vues très personnelles d'auteur-créateur ou de citoyen du monde, le «Message» du membre du Gouvernement ayant la Culture dans ses attributions annonçant ou commentant un aspect d'actualité de la politique littéraire, sont consignés dans les plaquettes commémoratives annuelles du Prix Servais.

La Fondation tient ces plaquettes gracieusement à la disposition des visiteurs de la Maison Servais.

Liste des récipiendaires du Prix de la Fondation Servais

- 1992 :** Roger MANDERSCHIED, « De Papagei um Käschtebam », Roman, Editions PHI
- 1993 :** Pol GREISCH, « Äddi Charel - Besuch - E Stéck Streisel », trilogie, Editions PHI
- 1994 :** Jean PORTANTE, « Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine », roman, Editions PHI
- 1995 :** Joseph KOHNEN, « Königsberg – Beiträge zu einem besonderen Kapitel der deutschen Geistesgeschichte des 18. Jahrhunderts », ouvrage collectif, Peter Lange Europäischer Verlag der Wissenschaften, Frankfurt/M. (Prix spécial)
- 1996 :** Lex JACOBY, «Wasserzeichen », Erzählungen, Editions des Cahiers Luxembourgeois, Nic Weber Editeur
- 1997 :** Margret STECKEL, « Der Letzte vom Bayrischen Platz », Erzählung, Editions PHI
- 1998 :** José ENSCH, « Dans les Cages du Vent », poèmes, Editions PHI
- 1999 :** Jhemp HOSCHETT, « Perl oder Pica », Roman, Editions Schortgen
- 2000 :** Pol SCHMOETTEN, « Der Tag des Igels », Erzählung, Editions Saint-Paul
- 2001 :** Roland HARSCH, « Laub und Nadel », Federspiele, Editions de l'APESS
- 2002 :** Guy HELMINGER, « Rost », Kurzgeschichten, Editions PHI
- 2003 :** Jean SORRENTE, « Et donc tout un roman », roman, Editions PHI



- 2004 :** Claudine MUNO, « Frigo », Roman, Op der Lay
- 2005 :** Jean-Paul JACOBS, « Jenes Gedicht & Mit nichts », Gedichte, Editions PHI
- 2006 :** Guy REWENIG, « Passt die Maus ins Schneckenhaus ? hundert messerscharfe Fragen (und ebenso viele glasklare Antworten) », Kinder- und Jugendbuch, Editions ultimomondo
- 2007 :** Lambert SCHLECHTER, « Le Murmure du Monde », fragments, Editions Le Castor Astral (Bordeaux)
- 2008 :** Anise KOLTZ, « L'ailleurs des mots », poèmes, Editions Arfuyen (Paris-Orbey)
- 2009 :** Pol SAX, « U5 », Roman, Elfenbein Verlag (Berlin)
- 2010 :** Guy REWENIG (Tania Naskandy), « Sibiresch Eisebunn », Roman, Editions ultimomondo
- 2011 :** Jean KRIER, « Herzens Lust Spiele », Gedichte, poetenladen (Leipzig)
- 2012 :** Gilles ORTLIEB, « Tombeau des anges », récits, Editions Gallimard (Paris)
- 2013 :** Pol GREISCH, « De Monni aus Amerika », acht Kuerzgeschichten, Editions ultimomondo
- 2014 :** Nico HELMINGER, « Abrasch », recueil de poésie, Editions PHI
- 2015 :** Roland MEYER, « Roughmix », Roman, Op der Lay
- 2016 :** Jean PORTANTE, « L'Architecture des temps instables », roman, Editions PHI
- 2017 :** Nora WAGENER, « Larven », Kurze Geschichten, Hyde Editions

Mentions spéciales du Jury :

- 2001 :** « Laura », par Monique PHILIPPART  
(publié à compte d'auteur; distribution : Editions Saint-Paul)
- 2002 :** « Requiem für ein Kind. Trauer und Trost berühmter Eltern »,  
par Joseph GROBEN (Editions Dittrich, Cologne)
- 2014 :** « Sterbehäusle », par Michel CLEES et Tanja FRANK  
(Editions ultimomondo)

## 2. Le «Prix d'encouragement de la Fondation Servais»

Afin d'encourager des auteurs à procéder à la publication de leur premier ouvrage littéraire, le Conseil d'administration a créé en 1999-2000 le «PRIX D'ENCOURAGEMENT DE LA FONDATION SERVAIS».

Ce prix a pour finalité d'encourager les auteurs à procéder à la publication de leur premier ouvrage littéraire qui doit être inédit en vue d'être pris en considération. Cet ouvrage est considéré dans son ensemble, et l'appréciation tient compte de la qualité de la langue, de l'originalité du sujet et de la façon de le traiter. Le prix est réservé à des auteurs 1° qui s'expriment en luxembourgeois, français, allemand ou anglais, 2° qui résident au Luxembourg ou qui ont la nationalité luxembourgeoise et résident à l'étranger, et 3° qui n'ont pas encore publié d'ouvrage littéraire, ni au Grand-Duché ni à l'étranger. Les manuscrits sont à remettre en quatre exemplaires à la présidente du jury de la Fondation Servais (p.a. du Centre national de littérature, 2, rue Emmanuel Servais, L-7565 Mersch), pour le 31 décembre de l'année de référence. Le jury est chargé d'examiner les ouvrages reçus et apprécie souverainement s'il y a lieu de désigner un lauréat. Le prix est attribué à un seul ouvrage littéraire. Le prix est doté de 4.000 euros, montant qui sera versé à l'éditeur choisi par le lauréat, au moment de la publication. (Extrait du règlement de ce prix, 23.5.2018)

Liste des récipiendaires du Prix d'encouragement de la Fondation Servais :

- 2001 :** Isabelle KRONZ, «Hélène et les Max », roman, Editions des Cahiers Luxembourgeois, Nic Weber Editeur, 2002
- 2009 :** Hélène TYRTOFF, « Corps expéditionnaire », poésie, Editions PHI, 2011
- 2010 :** Nathalie RONVAUX, «Vignes et louves », recueil de poésie, Editions PHI, 2011
- 2016 :** Luc van den BOSSCHE, «Sangs», recueil de poésie (manuscrit)
- 2017 :** Anita GRETSCH, « L'œil grand fermé », roman (manuscrit)

# **Germaine GOETZINGER,** **Presidentin vun der Fondation Servais** **Et gesäit gutt aus fir d'Zukunft vun der Lëtzebuenger Literatur**

Här Staatssekretär,  
Dir Dammen an Hären Deputéiert,  
Här Reiland a Verriedung vun Mierscher Buergermeeschter,  
Här Direkter vun Centre national de littérature, léiwe Claude,  
Dir Dammen an Dir Hären,  
Léif Laureaten,

Häerzlech wëllkomm zur Iwwerreechung vun *Prix Servais 2017*, enger Feier, déi an der Reegel mat vill Freed a Genugtuung verbonnen ass. Dat fänkt un mam Ofschluss vun den Diskussiounen vun der Jury, wann e Konsens fonnt gouf, wien de Präis kréie soll. A wat gëtt et méi Schéines, wéi wann een als President oder Presidentin vun der Jury dem Laureat uruffen an him d'Resultat matdeele kann. Mee heiansdo geet et och schief. 1964 zum Beispill huet de Jean-Paul Sartre de Literaturnobelpreis ofgelehnt. Wéi hien dunn 7 Joer méi spéit an engem Bréif drëms gebieden huet, fir awer d'Geld – et huet sech deemools ëmmerhin ëm 250.000 Euro gehandelt – iwwerweisen ze kréien, war et ze spéit. Wann een sech nämlech net am Laf vun engem Joer d'Geld ausbezuele léisst, huet ee kee Recht méi drop. Et war verfall.

Och dëst Joer gouf et en etlech Problemer, wéi de Literaturnobelpreis un de Bob Dylan gong. Fir d'éischt ass keen un hie komm, fir him d'Resultat vun der Schwedescher Konscht-Akademie matzedeelen. Et huet du gutt zwou Woche gedauert, bis hie reagiert a matgedeelt huet, hie géif de Präis unhuelen a sech géiert fillen. Op d'Präisiwwerreechung op Stockholm kéim hien awer net. Dat haten och schon anerer gemaach, wéi d'Doris Lessing, d'Elfriede Jelinek oder den Harold Pinter. Fir awer an de Genoss vun dem Präisgeld ze kommen – an der Tëschenzäit 810.000 Euro – gesinn d'Statute vun dem Nobelpreis vir, dass de Laureat am Laf vun de nächste 6 Méint e Virtrag zu Stockholm hale misst iwwer e wichtegen Aspekt vu sengem Wierk. Den 1. Abrëll huet de Bob Dylan bei Geleeënheet vun enger Concertstournée de Präis dann zu Stockholm ofgeholl, an enger Zeremonie wou eenzeg an eleng d'Membere vun der Akademie präsent woren, an den 10. Juni 2017, um allerleschten Dibbelchen, huet hien seng Ried ofgeliwwert, déi hien eng Woch vir drun zu Los Angeles opgeholl hat. Dora schwätzt hien vu sengem Verhältnis zur Literatur a senger literarescher Virbillen.

Ween elo fäert, beim Servais-Preis hätt et och Komplikatiounen ginn, dee kann ech berouegen. Hei huet d'Presidentin vun der Jury, d'Jeanne Glesener, déi mat hirem Jury

eng super Aarbecht geleescht huet an e grouse Merci verdéngt, d'Laureaten sans problème erreecht a si hunn och direkt zougesot, fir de Präis an Empfang ze huelen, zu Miersch am CNL, wou mer wéi ëmmer op déi kompetent Hëllef vum Direkter a senger Mataarbechter ziele kënnen. Merci Claude an der Equipe vum CNL!

Besonesch awer freet mech dëst Joer, dass sech e Generatiounswiessel an der Lëtzebuenger Literatur ukënnegt. Et sinn zwou jonk Fraen, déi ausgezeechent ginn. Vill ze laang waren d'Fraen an der Lëtzebuenger Literatur ënnerrepresentéiert an de Servais-Präis giong an der Reegel un e gestanenen Auteur. E weidere Pluspunkt ass, dass mam Ian De Toffoli an dem Nathalie Ronvaux zwee weider jonk Leit d'Aufgab iwweholl hunn, eis d'Laureaten an hiert Wierk ze presentéieren. Och Hydre Editions, wou dem Nora Wagener säi Buch erauskomm ass, ass e Newcomer an huet de leschte Weekend säi 5. Gebuertsdag gefeiert. A fir d'Kiischt op de Kuch ze setzen, gëtt d'Laudatio fir d'Anita Gretsch vum Nathalie Ronvaux gehalen, selwer 2010 Laureatin vum *Prix d'encouragement* vun der *Fondation Servais*. Mir kënnen deemno berouegt sinn. Mat deeër neier Generatioun vu jonken Auteurs, Editeuren a Literaturkritiker gesäit et gutt aus fir d'Zukunft vun der Lëtzebuenger Literatur. Dofir meng beschte Gléckwënsch un d'Nora Wagener fir säi Kuerzgeschichteband *Larven* an un d'Anita Gretsch fir säi Romanmanuskript *L'Oeil grand fermé*, verbonne mat der Hoffnung, dass sech wéi deemools beim Nathalie Ronvaux e Verlag bereet erklärt, d'Buch erauszebréngen, sou wéi et der Philosophie vum *Prix d'encouragement* vun der *Fondation Servais* entsprécht.

An elo géif ech d'Laureaten an d'Presidentin vum Jury, d'Jeanne Glesener, op d'Bühn bidden, fir d'Begrënnung vum Jury an d'Remise vun de Präisser.



Madame Germaine Goetzinger, présidente de la Fondation Servais, entourée des deux lauréates au moment de la remise

Photo: Jean Meder



Madame Jeanne E. Glesener, présidente du Jury

Photo: Jean Meder

**Jeanne E. GLESENER,**  
**Présidente du Jury du Prix Servais**  
**Argumentaire du Jury**

« Der Band *Larven – Kurze Geschichten* von Nora Wagener wird mit dem Prix Servais 2017 ausgezeichnet. In den sechzehn Texten der Sammlung entwirft die Autorin variationsreiche Porträts von Individuen, die aufgrund ihrer Sensibilität an den Herausforderungen des Alltags und an der eigenen Orientierungslosigkeit scheitern. Die Jury hebt die Qualität der literarischen Sprache hervor, die sich durch eindrucksvolle Bildsicherheit und stilistische Vielfalt auszeichnet. Die poetische Gestaltung verleiht Nora Wageners Inventar unterschwelliger gesellschaftlicher und psychologischer Brutalität auf eindringliche Art und Weise Gehör. »

Le Prix d'encouragement de la Fondation Servais est attribué à Anita Gretsche pour le manuscrit du roman *L'Oeil grand fermé* dont « le jury récompense l'originalité et la qualité stylistique. »



Monsieur Guy Arendt, Secrétaire d'Etat à la Culture

Photo: Jean Meder



# Guy ARENDT,

## Kulturstaatssekretär

### Net nëmmen eng national Unerkennung

Madamm Wagener, Laureatin vum Prix Servais,  
Madamm Gretsche, Laureatin vum Prix d'Encouragement,  
Madamm Goetzinger, Presidentin vun der Fondation Servais,  
Madamm Glesener, Presidentin vum Jury Prix Servais,  
Här Conter,

Dir Dammen an Dir Hären,

Ech freeë mech, haut zesumme mat Iech zwou Laureatinne vum prestigéiese Servaispräis respektiv vum *Prix d'Encouragement* feieren ze kënnen.

D'Nora Wagener ass eng jonk Schrëftstellerin, déi an eiser Literaturlandschaft schonn net méi ewechzedenken ass. D'Auszeechnung, déi si fir den Erzielband *Larven* kritt, ass de Beweis dofir, dass si op bemierkenswäert Aart a Weis zum Räichtum vun eiser Literaturlandschaft bäidréit. Schon am Joer 2012 sinn zwou Geschichten aus *Larven* priméiert ginn: *Der Sonntagspreis* krut den éischte Präis vum *Concours littéraire national* an der Kategorie „Jonk Auteuren“ an *Schwester Tier* krut den *Hans-Bernhard-Schiff-Literaturpreis*. Eng weider Unerkennung gouf et rezent fir hir Kuerzgeschicht *Dann hättest du auch Larven*, déi dësen Hierscht vum amerikanesche Verlag *Dalkey Archiv Press* an der Anthologie *European Fiction* op Englesch publizéiert gëtt. D'Unerkennung vun dësem remarkabelen Erzielband ass also net nëmmen national, mee och international.

Den Erzielband *Larven* thematiséiert op originell, poetesch an diversifiéiert Aart a Weis gescheitert Bezéiungen tëschent Geschwëster, Frënn, Elteren a Kanner oder tëschent Mann a Fra. Et gi Froen opgeworf iwwe d'Liewen am 21. Joerhonnert an déi 16 Erzielungen am Buch sinn dowéinst e Spigel vun eiser Gesellschaft. De Lieser kritt mol en humorvollen, mol en ironeschen, awer och e schwaarzen, verzweiwelten Abléck an d'Liewe vu Mënschen, déi Schwieregkeeten hunn den Alldag ze meeschten, an déi mat déiwen ënnere Konflikter ze kämpfen hunn: Weltfremheet, Erwuesseginn, Elengsinn an Angscht, mee och den Alter, den Doud a Krankheet ginn hei an Zeen gesat.

Wat un dësem Wierk esou besonnesch ass a wat souwuel vun der Jury wéi och vun de Literaturkritiker ënnerstrach gouf, ass ganz bestëmmt déi usprochsvoll a billerräich Sprooch souwéi déi stilistesche Vielfalt, wou all Detail de Lieser interpelléiert.

Et muss een hei och nach ervirhiewen, dass déi jonk Nora Wagener sech scho bal an all de Genrë bewisen huet: e Kannerbuch, e Roman, en Theaterstück – an elo mat *Larven*, hirem zweeten Erzielband. Dat ass wierklech e bemierkenswäerte Parcours. Schonn als Jugendlech huet d’Nora Wagener annoncéiert, Schrëftstellerin wëllen ze ginn, a si huet dat och konsequent duerchgezunn. Si ass iwwregens den Ament den eenzegen Auteur hei am Land, deen als “*artiste professionnel indépendant*” ugemellt ass.

Am Ausstellungskatalog fir den 20. Jubiläum vum CNL, ënnert dem Titel *Korrekturspuren*, erkläert si, wéi Wierker entstinn a wéi de Schreifprozess ausgesäit. Entgéint der allgemenger Meenung setzt sech en talentéierten Auteur net dohin a schreift seng Texter an engem Zuch. Et ass e laange Prozess, wou Schreif- a Korrekturvorgang net vuneneen ze ënnerscheede sinn. D’Nora Wagener benotzt dofir den Neologismus “*schreibieren*”, d.h. eng Zesummesetzung aus de Verben „*schreiben*“ an „*korrigieren*“. An der Emissioun ARTI-Chock vum 24. Oktober 2013 um Radio 100,7 erkläert si, dass een als Schrëftstellerin immens vill Gedold muss hunn, net nëmme wat de Schreifprozess, mee och wat d’Vermëttlung vum fäerdege Wierk ugeet: “*Also do muss ee Gedold hu mat sech selwer, mat den Texter, och mat de Figuren, déi een huet, an da muss ee virun allem Gedold hunn, wann ee wëll Texter no bausse bréngen. Dat heescht Verleeg fannen, Plaz fannen, wou een Texter kann ënnerbréngen, Gedold hunn, dass alles immens lues geet, wierklech Zentimeter fir Zentimeter kënn ee vun der Plaz [...]*”.

Als Kulturministère si mir frou, sou eng talentéiert Schrëftstellerin sou wäit wéi méiglech kënnen ze ënnerstëtzen. Et freet mech dofir ze gesinn, dass Collaboratiounen, déi mat auslännesche Festivalen oder Editiounshaiser mam Kulturministère lancéiert goufen, elo hir Früchten droen. Sou ass d’Nora Wagener dësen Hierscht op eng Residenz zu Vilenica a Slowenien ageluede ginn, wou d’Lëtzebuurger Literatur 2014 mat enger Anthologie ënnert dem Numm *Hällewull* gééiert gouf. Weiderhi wäert de Kulturministère déi nächst Jore mam amerikanesche Verlag *Dalkey Archive Press* collaboréieren, fir eng Anthologie vu Lëtzebuurger Autoren ze publizéieren, wou och d’Wierk vum Nora Wagener publizéiert wäert ginn. Ech sinn iwwerzeegt, dass dës Projeten d’Auteurin iwwer eis Grenzen eraus nach méi bekannt wäerte maachen an ech wëll op dëser Plaz der Nora Wagener meng häerzlech Gléckwënsch a mäin éierleche Respekt ausdrécken an hir e weidere räiche Parcours wënschen.

Elo wëll ech awer och der Anita Gretsch fir de *Prix d'Encouragement* felicitéieren. Si ass och scho keen onbekannten Numm méi an der Lëtzebuurger Literaturzeen, och wa si zu Paräis leeft a schafft. Si hëlt regelméisseg u Liesungen hei zu Lëtzebuerg deel, co-organiséiert d'Liesungen *Wörd in progress*, huet eng Rubrik an der Bäilag *Kulturissimo* vum Tageblatt ënnert dem Numm *Copulation littéraire* an huet och bei den Editions Hyde publizéiert. Ech hoffen, hiert ausgezeechent Manuskript *L'Œil grand fermé* gëtt geschwë publizéiert, fir et dem Public zougängelech ze maachen.

Zum Schluss soen ech der *Fondation Servais* e grouse Merci, déi dëse wichtege Präis all Joer organiséiert, an natierlech och dem Jury, deen déi passionnant, awer och schwiereg Aufgab huet, all Joer dat signifikantste Buch erauszesichen.



Ian De Toffoli

Photo: Jean Meder

# Ian DE TOFFOLI

**Déi wichtegst Fro, déi sech fir mech an der Literatur stellt ass déi: wéi ass dat do gemaach?**

**Laudatio fir dem Nora Wagener säi Servais-Präis**

Mäi léift Nora,

Mee awer och :

Léift Germaine Goetzinger, Presidentin vun der Fondation Servais

Léift Jeanne Glesener, Presidentin vun der Jury vum Prix Servais

Léiwen Här Arendt, Staatssekretär vun der Kultur,

An och, wéi Leschtgenannten ëmmer seet, léif Frënn vun der Lëtzebuerger Literatur,

ech muss zouginn, datt ech liicht hesitéiert hunn, wéi ech gefrot gouf, elo hei an haut virun Iech ze stoen. Mir wëssen all, wéi schnell et op eemol heescht, „Oh den De Toffoli, deen huet dach dat Buch och erausbruecht, elo mécht en natierlech just Reklamm dofir, dat ass einfach“. Mee mir wëssen anerersäits natierlech och, wéi schnell et an eise literaresche Mikrokosmos zu Jalousië kënnst, zu klenge Reiwe-reien, datt ee kaum e Schrëtt hei am Land maache kann, ouni engem aneren op seng gëlle Féiss ze trëppelen, an datt ee meeschtens nach duerch d’Blumm suggeréiert kritt, am beschten dach näischt ze maachen, da géif engem och näischt geschéien an et géif ee kengem Onrecht doen.

Ech duecht mer, wann dat sou ass, da maachen ech elo de komplette Contraire, ech dinn elo – wéi ee seet – all d’Kafen anengems un, déi mer zur Verfügung stinn, fir Iech iwwert d’Buch *Larven* eppes z’erzielen, ëmmerhin, sou huet d’Schrëftstellerin selwer zu mer an enger Email gesot, kenns du d’Buch jo am beschten. Ech si mer zwar net sécher op dat sou stëmmt, duecht ech dee Moment, mee schlussendlech hunn ech fonnt, dach, sou falsch ass dat net, ëmmerhin kann ech hei lo souwuel Perséinlech, Textanalytesch an Editorielles bont matenee vermëschen.

Zum Beispill kann ech Iech vum Buch selwer schwätzen. Ech kann Iech vun deem schwéiere Moment schwätzen, dee mer d’läsch Joer am Oktober haten, fir d’Liesung déi d’Nora Wagener zesumme mam Valerie Fritsch hat, hei am CNL, a fir déi d’Buch *Larven* u sech sollt erschéngen, wat awer schlussendlech net geklappt huet. A wësst Dir firwat: net well mer getrëntelt hunn, also, loosse mer soen, net onbedéngt well mer getrëntelt hunn, mee well mer hu missten eist Banneformat, eise Layout, eis Maquette änneren, well dem Nora seng Däitsch Prosa dat Format, dat mer fir *Retrouvailles* vum Jeff Schinker an d’*Ballade de Lucienne Jourdain* vum Tullio Forgiani haten, einfach gesprengt huet. D’Sprooch huet net méi eragepasst. D’Zeilen

hunn net gutt ausgesinn: ze enk gesat, e bëssen zerdréckt souguer. Mir hunn d’Buch missten ganz nei sëtze loossen, méi breet, ech hunn déi Decisioun um hallwer zwou an der Nuecht geholl, puer Stonne virum geplangten Drock.

Mee ech sprangen elo nach emol e Stéck no hannen an der Zäit, an erzielen eng Anekdot déi erkläert, wéi mer iwwerhaapt zur Decisioun koumen deen Text ze verëffentlechen: wéi ech deemools dem Pitt Simon d’«Schwester-Tier-Geschichte» ze liese ginn hunn – stellt Iech vir, et wor e waarme Summerdag, hie louch dobaussen am Gaart, an der Hängematt, ech war dobannen am Salon amgang puer E-mailen ze beäntwerten – koom hien op emol eran, mam Text am Grapp, ass laanscht mech gaangen, huet sech un den Dësch gesat a sot: „Putain, ech muss mech zwar konzentrière bei deem Text. Do mierkt een op emol erëm firwat een e Gehir huet.“

Mir haten also en Ensembl vu kuerze Geschichten vum Nora Wagener als groust Manuskript virleien, et waren der méi wéi der lo schlussendlech am Buch sinn. Et war mer kloer, datt dës Texter exigent Literatur wäeren – a wann et eppes ass, wat Hydre ausmécht, dann ass et dee Wëllen, Texter ze verëffentlechen, déi eng richtig Erausforderung fir de Lieser sinn, mat enger Sprooch déi hypnotiséiert, well den Auteur Wäert op hier Plastizitéit leet, wéi an dem Text „Im Herbst eine Liebe“, deen am Fong e laange Monolog ass an aus just engem eenzege staark asyndetesch rhythméierte Saz besteet:

*“Im Park quer über die Wiese, über faules Blattwerk, schnell sind meine Schuhe feucht, mein ewiges Misstrauen gegenüber Wegen, deswegen ab durch die Mitte, wo keine Bäume stehen, sondern Menschen, genauer, ein Vater und ein Kind, bin so voller Vorfreude auf meine Wohnung und zielstrebig, doch als ich näher komme, immer näher an die beiden, passiert etwas Wunderliches, ein plötzlicher Gedankensturz, ich bin mir sicher, die warten auf mich, ich bin die Dritte im Bunde, die Mutter, die Frau, habe meinen Platz auf dieser Welt gefunden zwischen diesen Leuten, die jetzt all meine Hoffnung sind, mein Zuhause und ich laufe etwas schneller, aber niemand freut sich über mein Kommen, meinerseits Enttäuschung, warum sind das nur Fremde, wo sind denn meine Kinder, wo ist meine Liebe, ich gehe an ihnen vorbei, immer weiter, weiter in mein eigenes Leben, und habe das rasante Gefühl kleiner zu werden, mit jedem Schritt verkürzen sich meine Beine, [...]”*

Eng Sprooch mat komplexe Biller an „irisierend“<sup>2</sup> Metapheren, déi een net gewinnt ass sou ze liesen. Hei just zwee kuerz Beispiller, dat éischt aus der Geschicht „Bis dann Marianne“, wou ech mech perséinlech immens staark mam verkuerbelte Personage Leonard identifizieren, deen ëmmer op seng Frëndin am falsche Park waart an iwverfuert ass, wann e muss sech fir eng Zort Glace entscheiden (ech huelen iwwregens ëmmer Vanill, schonn ier mech de Glacemännche freet, sou ginn ech dem Choix aus dem Wee):

1 Nora Wagener, *Larven*, S. 121.

2 Jérôme Jaminet, „Nora Wagener. Larven“, *Büchermagazin*, 2, 2017, S. 28.

“Das Büdchen im Park ist ihr nachmittäglicher Treffpunkt. Wer zuerst kommt, bestellt das Eis und wartet. Leonard hat sich angewöhnt, zu spät zu kommen – dann hält Marianne immer schon einen Becher in der Hand mit den besten Sorten, die man sich vorstellen kann. Sie gehört jener Sorte Frau an, die macht, dass einem die Augen fast aus dem Kopf fallen. Aus Angst sie könnten tatsächlich hinausfallen und all den Unrat dahinter freilegen, schließt er sie immer, wenn ihre Münder sich berühren.”<sup>3</sup>

Oder aus „Kein Fuß der Welt“:

“Eines Tages ging Leonie durch den Schnee. Ich glaube, es war Winter. Oder Regen und Herbst. Auf jeden Fall fielen Teilchen aus dem Himmel, fielen auf ihre Haare und funkelten unter dem Licht der Laterne, an der ich stand, als sie an mir vorbei ging. Ich konnte beobachten, wie das Leiden auf sie zukam, weil sie immerzu mit Wanderschuhen darauf zulief. Ich stand derweilen unter Glühbirnen und wechselte die Mützen, weil Schnee oder Regen durchsickerten und die kahlen Stellen an meinem Kopf auskühlten. So zogen Wochen wie Wetterfronten über uns hinweg – ohne Besserung.”<sup>4</sup>

A *Larven* léisst sech de Stil sou analyséieren: en Alternéieren téscht haardem an doucem Rhythmus, téscht ongemittlechen, jo bal beonrouegende Staccato-Sätz, déi engem säin Häerz eng Kéier anescht klappen dinn, a wonnerbar falende Clausulen, téscht periodesche Konstruktiounen, laang Sätz fir laang Iwwerleeungen, oder zerhackte Segmenter, fragmentéiert Fatze fir fragmentéiert Gedanken, déi ee selwer au fur et à mesure vun der Lecture muss zesummebaue wéi e Puzzle: wéi an der Geschicht „Vergessen ist nirgends“, wou de Personnage ee sou e groussen Deuil a sech dréit, datt e mol net méi d’Knäpp u sengem Mantel fénnt fir sech auszudoen, Deuil, dee mer dann, mat Hëllef vun enger Technik, déi dem analyteschen Drama änelt, wou d’Katastroph scho geschitt ass, wann d’Geschicht ugeet, während dem Text retrospektiv nach emol lues a lues ausgerullt kréien.

Et si Biller an eng Syntax, also, déi ee muss entschlüsselen. De Samuel Hamen sot a sengem Artikel, dem Nora seng Sprooch wär „eine so schräge wie präzise Sprache“<sup>5</sup>, dat trëfft et natierlech och. Fir mech mécht sou eng Literatur Freed, well se och eppes vu mir verlaangt, méi wéi just e Konsument ze sinn, mee en aktiven zer-hackte Deel vun der Konstruktioun vum Sënn, fir et mam Barthes sengem *Plaisir du texte* ze soen. Et geet drëms ze mierken, wéi d’Sprooch zur Matière gëtt, wéi Plastilinn eben, et geet drëms eng Poesie (am algrüichesche Sënn, dat „Gemaacht“) als Lieser matzëerliwien. Déi wichtegst Fro, déi sech fir mech an der Literatur stellt ass déi: wéi ass dat do gemaach?

3 Nora Wagener, *Larven*, S. 24.

4 *Ibid.*, S. 61.

5 Samuel Hamen, “La résistance sentimentale”, *Journal*, 1. Dezember 2016, S. 16.

Dofir steet Hyde Editions, dat ass ons Signature – sou sot d’Dominique Millet, meng Directrice de Thèse op der Sorbonne: ech däerft ni vergiessen, datt en Editiounshaus ëmmer och eng Signature wär –, fir Texter vun Auteurs, déi eng Sprooch maniéieren (fir e franséischt Wuert ze benotzen), also handhaben (fir dat däitscht ze benotzen), sou wéi een e Säbel maniéiert oder handhapt. Déi antik Rhetoriker hunn ëmmer dovu geschwat, datt een eng Sprooch beherrschen, asetzen an och trainéiere soll wéi eng Waff. Se schläife wéi e Schwäert, se schéisse wéi eng Lanz.

Op där anerer Säit – mee déi zwou Saache ginn natierlech Hand an Hand – zeeche sech dem Nora Wagener seng Texter duerch déi ganz onverkennbar Figuren aus, Personnage wéi den Emil aus „Sonntagsgreis“, oder de jonken Oswald, aus „Mit Gott und einer Fichte reden“, dee mat sengem Chrëschtbam schwätzt. Wann ee probéiere soll se z’ëmfaassen: et si grouss Figure vun der Einsamkeet, der Melancholie, der Konfusioun, der Vulnerabilitéit, heiansdo Marginaliséierter, heiansdo just déi Zort Personnage, déi Schwieregkeeten huet an eppes e Sënn ze gesinn, Schwieregkeeten bei enger Saach oder Persoun genuch Gewiicht ze fannen, fir datt et derwäert ass sech mat hir ze beschäftegen, Schwieregkeeten sech an enger Welt erëmfannen, géint déi se ni „gewappnet“ sinn, déi se ëmmer iwverfuert. Et ass eng touchant Aart a Weis „net eens ze ginn“, wéi een haut op Lëtzebuergescher Ëmgangssprooch seet, déi des Figure charakteriséiert.

Kee Wonner, datt den Emil aus dem „Sonntagsgreis“ zwee Deeg laang mat der Mask vun engem ale Mann duerch seng Wunneng leeft, déi him seng Matbewunnerin, eng Maskebildnerin, dat ëmmer um Emil übt, iwvergezunn huet. Hie fillt sech al. Mat der Mask fillt hien sech am Fong mol eng Kéier normal. Wéi wann en endlech emol Distanz zu de Saache, zu sech selwer, gewanne kéint. Bis hien zum Schluss awer zesummebrécht.

Oder wéi déi eng Schwëster zu der anerer seet, am Text „Schwester-Tier-Geschichte“, deen den Hans-Bernhard-Schiff-Literaturpräis vu Saarbrécke krut: wat si auszeechent ass e „Seelenkrampf“. An dat ass et. D’Personnagen aus *Larven* probéieren ëmmer erëm, op en neits, d’Liewen z’affrontéieren, sech selwer och, a scheitern dann drun, mee meeschtens esouguer net ouni e gewësse Sënn fir Humor (contrairement zu wat een oft iwvert d’Buch liese konnt, an zwar et kéimen dodra just trübséileg Kauze vir) fir hir eegen absurd Situatioun. Mee dee Krampf zeechent se aus.

Mir haten also dat Manuskript do leien, wéi scho gesot – an dann halen ech mat der Textanalys op a wende mech erëm dem Buch zou, mat senger Billergewalt, mat senger exzentrescher Sprooch, mee awer och ongeschlaff (Dir kennt déi üblech Diamantemetafer, déi ech hei benotzen) an dunn hu mer eppes gemaach, wat an der Lëtzebuurger Editiounswelt, zumindest där literarescher, net oft genuch ge-



maach gött, mir hunn eng Lektorin agehallt, déi während bal 5 Méint, mol méi mol manner intensiv, zesumme mam Nora Wagener, déi Geschichten eng no der anerer duerchgaangen ass, op der Sich no Tournuren, déi vläicht ze vill kryptesch waren, no Sätz déi net opgaange sinn, no Metapheren, wou Comparé a Comparant vläicht ze wäit ausernee louchen oder einfach just no Feeler.

Dat heescht d'Produktioun vu *Larven* war eng laangwiereg Aarbecht. Wéi bei all guddem literareschem Wierk, ass et vu Säite vum Editeur net drëms gaangen, dat schnell erauszebréngen, wéi et hei am Land heiansdo virkënnt. Verschidde vun deene Geschichten aus deem haut mam Servais-Präis gekréinte Buch si viru bal 5 Joer geschriwwen ginn.

Ech sinn dofir och haut den Owend frou, jo houfreg op dese Präis, houfreg op Dech Nora, op Deng Prosa an Deng Geschichten déi, wéi d'Nathalie Bender sot, „aus dem Alldag erausfalen“<sup>6</sup>, awer och op Deng Gedold an op ons Zesummenaarbecht, déi haut hei belount gött. Et mécht mer eng grouss Freed ze gesinn, dass an deem Land d'Literatur net just de Satiren an dem Kabaret, der mol exuberanter, mol minimalistescher Lyrik, de Mordfall am Uelzechtall an deenen am Rollingergrund, de bossege Geschichten aus der Nokrichszäit oder dem Superjhemp iwverlooss gött – a verstitt mech elo net falsch, ech mengen net onbedéngt, dass déi grad genannte Genre keen Usproch op de Label Literatur hunn.

Weess de wat, Nora, ech si souguer frou, dass De et dese Mount an d'Bestsellerlëscht gepackt hues, nieft der üblecher Häpperchersliteratur, déi do ëmmer trount, wat, ech kann et jo elo hei zouginn, gréisstendeels meng Schold ass: verkuerbelt wéi deng Personnage, wéi ech sinn, kafen ech mer all zweeten Dag beim Ernster eng Partie Smartbicher, mee verléieren se dann iergendzwoosch, verschenken se u meng Studenten, oder verwiesselen se mat Béierdeckelen, a muss mer se dann ëmmer direkt nach emol kafen. Ech mengen dem Nico Helminger säi *Flakka* – eng grandios kleng Erzielung, iwwegens, ech wéilt mir hätten déi erausbruecht – hunn ech méttlerweil 27 mol kaf.

Mee obwuel mer lo all verstanen hunn, dass Deng Geschichte Bestseller-Material sinn (a spéitstens säit dem Daniel Kehlmann weess wierklech all Mënsch, dass gutt Literatur dat och ka sinn), ass et meng Aufgab hei ze soen: et si keng einfach Texter, keng platt Texter, fir ofzeschalten, et sinn Texter fir ze genéissen, sou wéi ee Konscht genéisst, sou wéi een défiguréiert Biller vum Picasso oder vum Francis Bacon genéisst, oder polyrhythmesch Lidder vun enger Band wéi Radiohead. Mat deenen Texter schalt een net of, wéi mat den habituelle Bestsellertexter, am Géigendeel, do schalt ee sech éischter un. Dofir sinn se sou gutt.

---

6 Nathalie Bender: <https://www.100komma7.lu/program/episode/133262/201611021235-201611021241>. (Opgeruff de 7. Februar 2018).

A lo, mäi léift Nora, bleift mer näischt anescht méi iwwreg wéi Der nach emol ze felicitéieren fir de Servais-Präis vun der Literatur, deens Du iwwregens als fënneft Autorin an als zweetjéngste Laureat iwwerhaapt empfänks.

An Iech all, Merci fir Äer Opmierksamkeet.



Nora Wagener en train de dédicacer son livre

Photo: Jean Meder

# Nora WAGENER

**Kären, Kaddoen a rout Bäckelcher**

**Ried fir de Servais-Präis, de 4. Juli 2017**

Als Schrëftsteller huet een (noutgedrongenerweis) Kontakt mat sengem Editeur. Mailen, Telefon, Treffen. De Ian weess dohier, datt ech, souwuel am Literareschen ewéi am Privaten, éischer e Mënsch vun de wéinege Wieder sinn, a versteet, wann ech ganz zesummeffaassend „Merci“ soen.

E weidere Merci geet ob dëser Plaz un d'Fondatioun an un de Jury, dee mam Servais-Präis net nëmmen all Joers e Buch priméiert, mä och en Auteur auszeechent, an doduerch, wat immens wichteg ass, eng aktiv Fërderung bedreift. Obwuel ech kee Fan vu Formele sinn: Et ass wierklech eng Eier zu deem Kanon vu Schrëftsteller ze gehéieren, deen dëse Präis zënter 1992 kritt huet. E puer vun hinne sinn den Owend hei, grad ewéi eng Rëtsch aner Auteuren, déi en an de nächste Jore kréie wäerten.

E ganz besonnesche Merci geet och un d'Valérie Schreiner, deem d'Lektorat fir dëst Buch uvertraut gouf. Et huet vill Gedold, a Literatur-Verständnis bewisen, a grad sou eng Begeeschterung awer och Pedanterie fir d'Sprooch un den Dag geluecht, ewéi dat heiten.

Merci der Equipe vum CNL, all deene Leit, déi fir dës Geleeënheet ob der Bühn d'Wuert ergraff hunn oder nach ergräifen, Merci dem Marie an dem Här Mangel, mengen Elteren, menger Groussmamm, a jidderengem, deen haut hei ass, fir mat eis ze feieren. A Felicitatioun dem Claire fir säi Prix d'Encouragement.

Ier et weider geet, e kuerze Video-Bäitrag mam bekannte Politiker a Rhetoriker Karl-Heinz Stiegler, och bekannt als Lorient, un deen ech während der Preparatioun fir dësen Owend oft hu missen denken.

<https://www.youtube.com/watch?v=Sgn0dWnffx4> (00:35 – 01:35)

Wéi ech bis bekäppt hat, dat ech de Servais-Präis gewonn hunn, hunn ech mech ewéi e Kichelche gefreet. Net wéi sou ee klengen, deen ee mam Kaffi zerwéiert kritt, mä éischer wéi en immens grouss Kichelchen. Ech hu mech am Endeffekt wéi e Kuch gefreet, ier ech ob de Gedanke kouw: Merde, lo muss de eng Ried halen.

U sech wollt ech dunn dësen Deel ganz offiziell ufänken, mech nachmol riicht stellen, riets a léns an de Sall kucken a soen: „Léif Banannen, léif Kären – léiwe Jury ech hunn dech gären.“ Mä wat d'Komik ubelaangt hunn ech du léiwer een anere virgeschéckt.

Vu datt dëst meng éischt Ried ass, an ech gäre preparéiert sinn, hunn ech mer am Virfeld d`Riede vun deene leschte Joren ugekuckt, a bestätegt fonnt, dat vill Auteurs keen extraen Don dofir hunn. Wat se eigentlech sympathesch mécht. An der Ried läit méi een distanzéierten, gläichzäiteg brachiale Gest, wéi am literareschen Text, dee sech engem ubitt, ouni sech opzedrücken. Fir ze weise wéi blöd een dann hei steet, obschonn et natierlech wichteg ass, zitëieren ech kuerz aus de Riede vum Anise Koltz, Pol Greisch a Jean-Paul Jacobs: „Dès que je prononce une phrase, j`ai déjà envie de la rejeter pour dire dans la suivante le contraire.“ „Deen ee seet esou, deen aner anescht.“ „Was soll ich jetzt sagen? Was würden Sie sagen? [...] Mutti, ich bin erquickt und ergötzt.“

Jo, *erquickt und ergötzt*, a mat roud Bäckelcher. Iwwert déi eegen Texter, déi eege Poetik wëllen ze schwätzen, ass wahrscheinlech wéi iwwer seng eege Kanner schwätzen. Et weess ee vill, et ass gutt gemengt, mä ob et sou wierklech stëmmt ass eng aner Fro. De Noper, de Schoulmeeschter an esou weider, déi aner Mammen ob der Literatur-Spillplaz, géinge bestëmmt eppes ganz anescht iwwert dat Kand soen. Am beschte schwätzt et ëmmer nach fir sech selwer. Den Auteur wëll jo och, ob eng gewësse Manéier, hannert senge Wieder verschwannen, sech verstoppen, zur gläicher Zäit fir ëmmer – wéi laang dat och ëmmer wäert sinn – seng Spueren hannerloossen. Hien ass grad ewéi all déi aner, e gespaltene Mënsch. Just beim Auteur gëtt dëst méi dacks zum Thema. A senge Bicher schaaft en eege Welten a Figuren, gëtt ënnert den Ae vu senge Lieser an der Ëffentlechkeet selwer zu enger Figur, an ass niewebäi wéi Jänni a Männi. Ouni säi literaresche Schutz ob eng Bühn gestallt, schwätzt en ob eemol vu Lieser an Auteurs, amplaz vu sech, a nennt seng Bicher eegestänneg, personifizéiert se. Seng Kanner. An dësem Fall Larven. – dat ass awer e grujelegen Titel, an déi Geschichten, déi si jo och e bësse komesch, also, louch – dat hunn ech, nieft villem Luef, méi wéi eng Kéier héieren. Ech fanne jo d`Liewen ass komesch an zimlech louch, an den Titel „Larven“ passt scho ganz gutt –

D`Personnage wiesselen, oder probéieren optmanst, vun deem enge Stadium an deem nächsten ze wiesselen, déi eng méi lues, déi aner méi séier. Si ginn, souguer wann se en Ament ob der Plaz trëppelen, dem Laf vun der / oder hirer Natur no. Heiansdo kënnst e Päiperlek dobäi eraus, heiansdo e Parasit, heiansdo eppes dotëscht – hänkt dovun of, wéi een et liest.

Bicher sinn net do, fir an der Bibliothék gutt auszegesinn oder an der Librairie dee schéinen Hannergrond fir déi kitscheg Kaddoe fir bei der Keess ze sinn, mä selbsterständlech fir gelies ze ginn. An deem Sënn ass och de Literaturbetrieb wichteg: Auszeechnungen ewéi dës, gutt encadréiert Veranstaltungen, fundéiert Literaturkritik, fir de Leit an der Onmass vu Bicher, déi och well zu Lëtzebuerg all Joers erauskommen, eng Upak ze ginn, wéi eng Wierker et sech loune kéint ze entdecken.

Wann nämlech eppes zu deene schmocke Saachen ob dëser Welt gehéiert, dann d`Literatur. An et muss een zouginn: d`Musek. No all deene Jore Liesen sinn ech nach ëmmer begeeschtert, datt ee fir esou wéineg Suen – e Buch kascht jo am Verglach zu deem Wäert, deen et kann hunn, näischt – esou e grouse Kaddo kritt. Begeeschtert, datt et Leit gëtt, déi ee groussen Deel vun hirem Liewen dorops verwennen, iwwer Saachen nozedenken, déi ronderëm eis passéieren, all Dag an esou séier, datt déi mannsten Zäit hunn, dat sacken ze loossen, ze reflektéieren, an datt si herno Wieder dofir fannen, a mat Geschéck a Rou hire Geschichten eng Form ginn an eng Poesie verschafen. All Buch ass fir mech, ob am Positiven oder am Negativen, souwuel literaresch ewéi privat eng Beräicherung. An ech hoffen natierlech, datt ech genee dat fir aner Leit leeschte kann.

Zum Schluss eng kleng Bemierkung:

Deen nammlechten Dag, un deem se ugeruff hunn, fir ze soen, datt ech de Präis gewonnen hätt, ass meng Schreifdëscluucht ukomm. Ech hat bis dohi keng. Wat dat wuel ze bedeuten huet?

Ganz zum Schluss dann e kuerzen Extrait aus dem priméierte Buch, aus der Geschicht « Kein Fuß der Welt »:

"Es war der rechte Schuh. Er drückte. Ich muss früher anfangen. Bei Leonie. Es war ihr Schuh. Eines Tages ging Leonie durch den Schnee. Ich glaube, es war Winter. Oder Regen und Herbst. Auf jeden Fall fielen Teilchen aus dem Himmel, fielen auf ihre Haare und funkelten unter dem Licht der Laterne, an der ich stand, als sie an mir vorbei ging. Ich konnte beobachten, wie das Leiden auf sie zukam, weil sie immerzu mit Wanderschuhen darauf zulief. Ich stand derweilen unter Glühbirnen und wechselte die Mützen, weil Schnee oder Regen durchsickerten und die kahlen Stellen an meinem Kopf auskühlten. So zogen Wochen wie Wetterfronten über uns hinweg – ohne Besserung.

Nie werde ich vergessen, wie Leonie über die Straße humpelte. Regelmäßig blieb sie an Mülleimern stehen, trat mit der Kante ihres Schuhs dagegen; irgendetwas störte sie. Ich vermutete Hundekot. Konnte aus der Ferne jedoch nicht unter ihre Sohle sehen. Leonie mag es für ein Tier gehalten haben, an ihrem Tritt verstorben. Es fühlte sich wie ein Igel an, konnte aber höchstens eine tote Spitzmaus sein. Doch kein Kot, kein Blut fiel in die Schneepfütze. Am nächsten Briefkasten zog sie an den Schnürsenkeln, entfernte den Störenfried vom Fuß, schüttelte ein großes Nichts heraus und zog ihn wieder an. Ich wusste nie, wo sie hin wollte, Leonie auch nicht.

Einmal sah ich sie mit Sandalen. Durch die Kälte waren ihre Zehen malvenfarben geworden. Da warf ich Leonie vom Fenster aus Socken zu und versuchte, telepathisch Verbindungen mit ihr aufzunehmen. Es dauerte nicht lange und Leonie ging, wie von Geisterhand gelenkt, zum besten Schuhmacher der Stadt, um sich, unter vielen Stiefeln, die besten auszusuchen. Als sie den Schuhmacher verließ, zeigte sich Hoffnung auf ihrem Gesicht. Nie wieder würde sie sich an Briefkästen festhalten müssen. Auch ich war voller Hoffnung, als ich erneut an meiner Laterne stand, um auf sie zu warten.

Der Schnee war so hoch, dass ich zuerst nur die Bommel ihrer Wollmütze sehen konnte. Anschließend rückte ihr Wanderstock in mein Sichtfeld; er diente ihr als Krücke. Ich wusste, alles war umsonst gewesen. Nach diesem Ereignis, das uns beide sehr deprimierte, ist Leonie lange verschollen geblieben. Weil sie lange in ihrem Zimmer gesessen und gegrübelt hat.

Im darauf folgenden Regen oder Schnee ging Leonie ein Licht auf. Sie verstand, dass nicht der Schuh, sondern ihr Fuß das Problem war.

Leonie bestellte einen Podologen zu sich nach Hause. Der Fußarzt, der nur minimale Abnormitäten feststellen konnte, verordnete ihr eine fünf Zentimeter dicke Einlage. Zudem sollte sie ihre Sneakers wegwerfen, weil Turnschuhe viel Turn aber wenig Schuh sind – daran erinnerte ich sie, als wir uns wieder sahen. Ihre Einlage war weitere fünf Zentimeter dicker geworden und Leonie hatte große Mühe, ihr Gleichgewicht zu halten. Ihr Gehen war zu einem Schaukeln geworden und füllte den ganzen Bürgersteig aus. Mich irritierte dieses vermaledeite Fortbewegen. Ich schenkte ihr einen Stöckelschuh, um die Balance wieder herzustellen; sie mochte ihn nicht. Also versuchte ich, aus Loyalität, ihren Gang zu imitieren. Seitdem wackelten wir mit gebührendem Abstand hintereinander her; kamen wir am Ende der Straße an, kehrten wir wieder um.

Wie könnte ich je die schönen Stunden vergessen, in denen der Schnee unter ihren Füßen zu Matsch wurde, und dann unter meinen Füßen zu Wasser? Trotzdem erschrak ich jedes Mal, wenn sie sich umdrehte und plötzlich auf mich zukam. Ich wich auf die Straße aus, ließ sie vorbei gehen, bevor ich ebenfalls kehrt machte. So zogen wir wie Wetterfronten durch die Wochen – keine Besserung war in Sicht. "

Wien elo wesse well, wéi et mam Leonie a sengem Fouss weider geet, an d'Buch nach net huet – dobausse kritt ee sécher nach en Exemplar.

**Nora Wagener**

## **Tochter Gohde (Inédit)**

Wieder flüchte ich ein Stockwerk tiefer. Von der Wohnung meines Vaters in die Gastwirtschaft im Erdgeschoss. *Tochter Gohde*, so nennt man mich hier. Das hängt mit dem Rohrsystem zusammen. Die Rohre sammeln sich im Flur zwischen Küche und Wohnraum, dort schlafe ich auf einem kleinen Sofa. Unten kann man sämtliche Geräusche des Hauses hören. Jahrelang waren es nur die schlurfenden Schritte meines Vaters und das Pendel einer schleppenden Uhr.

Jetzt, wo ich wieder da bin, sind die Gohde-Fragen hinzugekommen. „Stehst du nicht auf, Tochter?“ „Wie lange willst du denn hier wohnen bleiben, Tochter?“ „Was ist denn mit dem Jens? Nun sag doch was, Tochter.“ Mich dünkt, er hat meinen Namen vergessen. Dafür könnte sprechen, dass er nie ans Telefon geht, wenn seine Frau aus Gran Canaria anruft, um zu fragen, wie es ihm geht – die würde meinen Namen bestimmt erwähnen. Ich kann seine ablehnende Haltung durchaus nachvollziehen: So ziemlich alles, was sie äußert, macht einen selbst zum Dummkopf. Weil sie einfach abgehauen und glücklich geworden ist.

Morgen werde ich meinem Vater vorschlagen, mich Babette zu nennen. Ein Name, der jedem Elend ein Happy End verspricht.

In der Wirtschaft ist zum Glück nichts los. In der linken Ecke der Arena sitzt Frau Graupel und trinkt ihren ersten Schnaps. In der rechten Ecke trinkt ein Unbekannter Saftschorle. Irgendwie wirkt das deplatziert und abstoßend. Im ganzen Raum riecht es nach frittiertem Kabeljau.

„Käffchen, Tochter Gohde?“

Ich nicke Robert zu und setze mich an den Tresen. Er hat endlich seinen Bart gestutzt; er wucherte bereits in die Gläser hinein.

„Gibst du mir die Zeitung rüber?“

„Geht nicht.“

„Bitte.“

„Nee, wegen Bodo. Der muss die immer zuerst in die Griffel bekommen, sonst gibt's Furore.“

Ich nicke stoisch, anerkennend.

„Was ist mit der Werbung, muss er die auch zuerst lesen?“

„Nee.“

Vor einigen Jahren, als ich meinen Vater noch regelmäßig besucht habe, war das Bahnhofsviertel noch überschaubarer: Es gab Studenten, Alkoholiker und Verrückte. Jetzt fangen die Alkoholiker an, verrückt zu werden, und die Verrückten fangen an, zu trinken. Den Studenten stehen noch sämtliche Türen offen. Diese Welt wird immer konfuser und die Stimmung aggressiver. Robert scheint das nicht zu stören, er hält wacker die Stellung – ich könnte auch woanders sein. Auf Gran Canaria. Oder auf einer anderen Kanarischen Insel, oder auf irgendeiner Insel, irgendwo. Ich wohne wieder bei meinem Vater, weil mit dem Jens nichts mehr ist. Das habe ich ihm, Jens, gesagt, woraufhin er, Jens, mich rausgeschmissen hat. Ich dachte, er würde mir noch Zeit geben, etwas Neues zu suchen. Wer so denkt wie ich, landet unweigerlich an Orten wie diesen: Einer arbeitet, alle anderen schauen ihm dabei zu. Mehr lohnt sich nicht. Mehr können die meisten nicht mehr stemmen. Ich momentan auch nicht.

Die Tür schwingt auf, Bodo kommt rein, schaut sich um, steuert die Ecke des Raums an, in der wirklich niemand sitzt. Robert bringt ihm seine Zeitung und sein Bier. Bodo verzieht sein Gesicht. .

„Hier stinkt es“, raunt er, „nach Kabeljau. Das ist ja gemeingefährlich.“

Ich stimme ihm da innerlich zu.

„Mit Holzminden kann ich hier nicht dienen“, sagt Robert triumphierend.

Keiner reagiert. Holzminden ist die Stadt der Düfte.

Er wartet, dann erklärt er: „Holzminden ist die Stadt der Düfte – das hier ist die Stadt der Gerüche.“

„Darf man jetzt wieder in Ruhe weiterlesen?“, Bodos Antwort.

Ich glaube ja, Robert kann mit frischer Luft überhaupt nichts anfangen. Wo's nicht stinkt, ist niemand zu Hause, steht auf einem kleinen Pappschild, das neben dem Glasschrank hängt. Das Schild hat er selbst geschrieben; er wollte so eins kaufen, aber die gibt es noch nicht.



Jetzt kommt auch noch der Krüger.

Er wohnt rechts neben meinem Vater und hört jeden Morgen eine Stunde lang den gleichen Schlagersong, weswegen er bereits Drohungen von meinem Vater erhalten hat. Seither dreht er die Anlage leiser. Mein Vater hört es trotzdem noch, das Lied will ihn um den Verstand bringen, sagt er. Der Krüger sagt, es erinnere ihn an seine Katharina. Die ist ihm vor Kummer weggestorben. Seither sitzt er hier unten. Mein Vater sitzt noch oben – seine Frau hat es nach Gran Canaria geschafft. Manchmal glaube ich, das Unglück dieser Stadt steht in Zusammenhang mit ihrer Architektur und dem nordischen Wetter. Wer nicht unter die Tram gerät, oder Selbstmord begeht, der wird hier nicht gesund werden. Auch wenn ich es meiner Mutter nie verzeihen werde, dass sie abgehauen ist, vermutlich hatte sie recht damit.

Krüger steuert auf mich zu. Seit sein Sohn damals die Metzgerei nicht übernommen hat, reden sie nicht mehr miteinander. Deshalb lässt er keine Gelegenheit aus, zwei, drei Worte mit der Gohde Tochter zu wechseln – aber die hat nur zwei übrig: „Tag, Krüger.“

„Na, alles fit im Schritt?“

Ich nicke. Die Möbel-Martin-Werbung löst sich bereits unter meinen Fingern auf. Krüger bückt sich kurz drüber: „Kann sich doch heutzutage kein Mensch mehr leisten“, sagt er, und ich weiß, wenn ich ihn jetzt nicht stoppe, wird er immer so weiter reden. Also ignoriere ich ihn, und frage mich nebenbei, wie oft er diesen Satz in seinem Leben schon wiederholt hat, und ob er ihm in irgendeiner Weise Trost spendet. Ich meine, wer braucht schon Möbel-Martin-Möbel? Was wir bräuchten, wären feste Bindungen. Die kann sich heute keiner mehr leisten. Man nimmt, was man kriegt: Auslaufmodelle auf Zeit.

Krüger muss wirklich am Verdursten sein, er bestellt Campari Soda. Er nimmt einen ordentlichen Schluck bevor er anfängt, in dem Getränk herumzurühren, als gelte es Sahne zu schlagen. Robert nimmt ihm den Löffel weg. Krüger wehrt sich nicht. Das Besteck wird wohl anderweitig benötigt, denkt er. Ich trauere kurz den Eisgeräuschen nach – jetzt kann man die Uhr von oben wieder hören.

Krüger nimmt einen weiteren Schluck: „Kann ich die Werbung nachher haben?“, wendet er sich an mich, „da sind immer tolle Frauen drin.“

Ich schiebe ihm das Heft rüber. In meiner Vorstellung sind die Couchgarnituren samt Frauen schon dreimal abgebrannt. Ich bestelle einen Campari Soda und rühre geräuschlos mit dem Finger darin herum. Einen Löffel habe ich nicht.

„Hast du etwa ein neues Bild aufgehängt“, ruft Bodo aus seiner Ecke, nachdem er die Zeitung durchgelesen hat. Das Bild hängt über Roberts Kopf, er dreht sich schwerfällig um, „Hängt schon eine Woche hier.“

„Was soll denn das sein?“

„Siehst du doch. Ein Mann, der Gitarre spielt. Aber wenn man genauer hinschaut, wird die Gitarre zur Giraffe.“

Robert lacht. Bodo sagt nix. Ich sage nix. Robert hört auf zu lachen. Wir starren alle drei das Bild an. Man hört meinen Vater durch den Flur schlurfen, er redet mit sich selbst.

„Wie geht's übrigens deinem Alten?“, fragt Bodo, „hab' ihn schon lang nicht mehr gesehen.“

„Weiß nicht“, antworte ich, „Ich seh' ihn auch nicht viel.“

„So, so“, meint Bodo und begibt sich zum Zahlen an den Tresen. Er schaut mich von der Seite an: „Sag mal, was machst du eigentlich hier?“

Die Gohde-Fragen, denke ich, sind also endgültig bis hierher durchgedrungen. Ich ziehe meinen Finger aus dem Campari-Getränk, reibe ihn an meiner Hose ab und mache von dem hiesigen, ungeschriebenen, Gesetz Gebrauch, dass das Antworten auch Mal weggelassen werden darf. Und Bodo verabschiedet sich.

Der kriegt die Krise, wenn jemand vor ihm die Zeitung liest und will dann von mir wissen, was ich hier treibe? Vor mich hinstarren und sinnieren. Was sonst. Mir ist vorhin einiges klar geworden. Die Gitarre ist keine Gitarre, sondern eine optische Täuschung, und die Liebe rückwirkend eine Art Lüge. Alles, was ich Jens zugesagt und versprochen habe, habe ich mit meinem Abgang schließlich ins Gegenteil verkehrt.

Ihm ist es nicht viel besser ergangen mit seinem: „Du kannst so lange hier wohnen, wie du magst.“ Konnte ich nicht. Er hatte alle meine Sachen in genau einen Rucksack und einen Koffer gepackt, sie standen neben der Tür. Ich bin damit in den Bus gestiegen und zu meinem Vater gefahren.

„Schöne Scheiße gibt es nicht“, hat der gesagt. Manchmal findet er die richtigen Worte. Die Wohnung ist sogar für einen Junggesellen zu klein. Also verbringe ich die Tage hier bei Robert, lade meine Lebenszeit auf diesen überholten Tresen ab, verschenke und verschwende sie, weil die Gitarre nun mal eine Giraffe ist, und die Liebe irgendetwas anderes. Wenn meine Zeit um ist, verlasse ich die Wirtschaft, gehe die Treppe hoch, oder die Straße runter, nehme einen Bus oder irgendeinen Flieger.

Mit fünfundvierzig Jahren hat meine Mutter ihre Koffer gepackt. Sie hat weder versucht, meinen Vater zu ändern noch ihrer beider Situation ins Positive zu wenden, sie hat das ganze Projekt einfach in die Brüche gehen lassen. Jetzt sitzt sie zwischen braungebrannten Menschen, so ohne Weiteres – als wäre das völlig normal, dass man sich plötzlich Altlast ist, wo man sich früher alles war – und sie ist glücklich. Die Tochter Gohde hingegen fühlt sich monströs. Dabei war ich nicht einmal verlobt ...

Robert bittet mich, kurz die Stellung zu halten. Er bringt das Altglas in den Hinterhof. Als er wieder kommt, tippt er mir auf die Schulter.

„Bin eben deinem Vater über den Weg gelaufen. Er sagt, das mit dem Jens, das wär nicht mehr. War das dein Freund?“

„Ja“, antworte ich, „war er“, und starre dabei auf das Bild mit der optischen Täuschung.

„Ich habe die Liebe gelogen“, höre ich mich nach einer Weile sagen. Ich wollte es nur denken. Robert hat's natürlich mitbekommen. Er fängt an zu lachen und bückt sich über den Tresen.

„Tochter Gohde“, meint er kopfschüttelnd, „jeder lügt die Liebe. Also mach', dass du hier wegkommst, such' dir einen Neuen und red' dir den Mund fusselig.“

„Ein Spruch wie auf Pappe gemeißelt“, sage ich. Ich wollte es natürlich nur denken.

## Nora Wagener

# Kurzbio

Nora Wagener, 1989 in Luxemburg geboren, hat Kreatives Schreiben und Kulturjournalismus an der Universität Hildesheim studiert. Ihr Debütroman *Menschenliebe und Vogel, schrei* ist 2011 bei Op der Lay (LUX) erschienen. Sie hat bereits mehrere Auszeichnungen im In- und Ausland erhalten und diverse Beiträge in Literaturzeitschriften wie *poet* und *manuskripte* veröffentlicht. 2015 ist ihr zweites Buch *E. Galaxien* beim deutschen Conte Verlag erschienen; im gleichen Jahr hat sie ein Stipendium im Literarischen Colloquium Berlin erhalten. 2017 wurde ihr Kurzgeschichtenband *Larven* in Luxemburg mit dem Prix Servais und dem Jurypreis « Coup de Coeur » ausgezeichnet. Sie ist Mitglied des Theaterkollektivs Independent Little Lies.

### Veröffentlichungen

- Bücher

*Larven*, Kurzgeschichten, Hyde Éditions, Luxemburg 2016

*d' Glüschwéngchen*, Kinderbuch, Op der Lay, Luxemburg 2016

*E. Galaxien*, Erzählungen, Conte Verlag, Deutschland 2015

*Menschenliebe und Vogel, schrei*, Roman, Op der Lay, Luxemburg 2011

- Beiträge in Anthologien (Auswahl)

*Best European Fiction 2018*, Dalkey Archive Press, USA 2018

*Benelux - Review of Small Literatures*, Slowenien 2016

*Manfred Maurers Reise in den Süden*, Österreich 2014

*Fragment 3793*, Hyde Editions, Luxemburg 2013

- Beiträge in Literaturzeitschriften (Auswahl)

*Revue bâtarde #4*, Belgien 2017

*Les Cahiers luxembourgeois 1*, Luxemburg 2016

*manuskripte 203*, Zeitschrift für Literatur, Österreich 2014

*Streckenläufer 31*, Literaturzeitschrift, Deutschland 2014

## Auszeichnungen

Jurypreis "Coup de coeur" für *Larven*, Lëtzebuenger Buchpräis, Luxemburg 2017

Prix Servais für *Larven*, Luxemburg 2017

Prix Arts et Lettres – Institut Grand-Ducal, Luxemburg 2014

Manfred-Maurer-Literaturpreis, Österreich 2012

Concours littéraire national, 1<sup>er</sup> Prix Catégorie jeunes, Luxemburg 2012

Hans-Bernhard-Schiff-Förderpreis für Literatur, Deutschland 2012

## Stipendien

Residenz in Koper, Ljubljana und Slovenj Gradec, JSKD, Slowenien 2018

Aufenthaltsstipendium im Literarischen Colloquium Berlin, Deutschland 2015

Internat. Schriftsteller- und Übersetzerhaus Ventspils, Lettland 2015



Madame Nathalie Ronvaux

Photo: Jean Meder

Nathalie RONVAUX

# Des textes sans complaisance, d'une force poétique puissante

Eloge du manuscrit « L'œil grand fermé » d'Anita Gretsch

Chère Claire,

ou devrais-je dire, Chère Claire, Chère Clara, Chère Anita ?

Si j'osais te demander qui de vous trois a étudié l'allemand, l'histoire, la littérature, la philologie romane à Paris, à New York et à Montréal ? Si je te demandais qui de vous trois est journaliste, critique, traductrice, lectrice (chez Albin Michel, excuse-moi mais j'aime tant le dire) ? Qui de vous trois écrit les mots de tes romans ou de tes poésies en français, en italien, en allemand ou en anglais ? Qui de vous trois coorganise les *Work In Progress* à Paris et son petit frère au Luxembourg ? Qui de vous trois est en voyage en Italie, à New York et vit à Paris ?

Tu me répondrais peut-être avec les mots de ton personnage Ari qui fut Arielle « on » et je te regarderai comme Matteo avec des yeux tout ronds et te demanderai comme lui, *who is 'us'* ? Et toi, Claire, Clara, Anita, vous me répondrez peut-être, comme Ari, *moi et moi-même* !

Dans ton manuscrit *L'œil grand fermé*, c'est l'histoire d'Ari, d'Arielle, dont tu parles. Arielle qui essaie d'échapper à son avatar, son double, Véro. Qui essaie d'échapper à ses fantômes, essaie de garder hors d'elle les mémoires des temps passés en faisant abstraction du féminin et en troquant son prénom pour celui d'Ari.

Ari, avant d'être Ari, avant de se conjuguer au masculin, avant d'utiliser le on et avant d'avoir pris l'avion pour New York, s'est fait voler son âme. Ari s'échappe car Arielle a été capturée, rendue prisonnière d'un portrait photographique que Svevo, son beau-père, a fait d'elle, d'Arielle, et auquel il a donné le prénom de sa mère, Véronique. Mère dépressive, tourmentée par ses propres fantômes. Véronique, se suicide peu après.

De la dépression et du suicide de sa mère, Arielle parle en ces mots, je cite :

*... c'est maman qui n'a jamais vraiment fait partie des vivants ; qui hésitait sur la crête, des années durant, avant de finir par se jeter dans le gouffre où elle a glissé en quelques simples heures, avec les gélules en guise de toboggan.*

Quelque temps après, Arielle passe son bac et décide de devenir photographe. Mais le portrait demeure, emprisonne la jeune fille au cordon ombilical du passé. Son corps de jeune femme figé dans le portrait, fait par Svevo, se projette au monde au masculin mais Ari affirme, je cite :

*Ce corps que chaque jour on projetait inversé au dehors, vibrait toujours pour les garçons.*

Le roman, lui, se joue, en temps et en lieu de la manière suivante, je cite :

*... cette pièce défie la règle classique des trois unités de temps, de lieu et d'action. La pièce a commencé à Paris, s'est révée à New York, la ramène au chalet et se poursuivra dans la montagne*

et j'ajoute, dans les montagnes en Italie.

Se hisser sur les hauteurs est probablement la seule issue lorsqu'une fuite est quasi mystique, initiatique et qu'elle n'est pas une fuite mais plutôt une quête identitaire, un retour vers soi-même. Certains diraient psychanalytique.

Au sujet de son départ ou de son retour, tu fais dire à Ari :

*Carte postale en main, on avait toqué à la porte de Matteo. Il avait tout de suite compris à nos yeux que nos cortèges nous avaient rattrapés. Que les funny phantoms avaient été supplantés; que les spooky ghosts nous appelaient de l'autre côté du présent. Qu'il fallait sauter l'Atlantique, aller faire face au passé. On avait pris l'avion et on était partis. Ou rentrés.*

Dans les montagnes, Ari dira :

*Tout en haut des cimes, j'arracherais les réponses qui y sont accrochées, ou je déchirerais la photo et ce serait la fin de l'histoire – je m'échapperais enfin de la prison du portrait, Véro, c'est de toi que je me libérerais.*

L'écriture d'Anita Gretsch est sonore. Une partition rythmée, aiguisée, hachurée, emprunte d'une force poétique délicate et puissante. Elle se joue des tonalités de la langue française et n'hésite pas à y ajouter des mots rapportés des langues étrangères qu'elle pratique pour parsemer le tout d'onomatopées.

Comme :

*Je shoote en série et on entend TAC-TAC-TAC le son kalachnikov de l'appareil.*

Et :

*CLIC dans ma tête, CLIC de l'homme sur son appareil et moi sur son selfie, CLIC qui me poursuit Véro.*



Ou encore :

*Il y avait le CLAC de mes sandales sur les marches et, plus profond dans le béton, l'oiseau, on ne l'entendait plus. Plus rien que le bruit de mes pas qui s'enfonçaient, et le CLAC qui devenait plus mat à mes oreilles au fur et à mesure que je descendais.*

Son langage est une partition littéraire sonore qui fixe les images tels des clichés photographiques mitraillés et figeant l'action.

Les textes d'Anita Gretsch ne parlent pas de pâquerettes, ne sont pas parfumés à l'eau de rose, n'ont rien de complaisant. Anita n'épargne pas ses personnages. Ils sont abîmés, chaotiques, parfois désespérés, souvent tourmentés et, le plus souvent, ils sont artistes. Anita Gretsch s'inspire de ce qui lui est donné d'observer et n'hésite pas à faire de nombreuses références à l'art, à la sculpture, à la littérature, à la mythologie, aux croyances et à la musique.

Et si les personnages d'Anita s'attardent de temps à autre ou se perdent momentanément dans de sombres univers, ils ne renoncent jamais, se mettent en quête, convaincus de retrouver une unité perdue, et pour Arielle, retrouver une unité volée.

Arielle, Ari, pour échapper à l'ombre qui la, le, hante et la, le, possède devient photographe, capture à son tour les âmes, les traque à coup de clic sonore, clic poursuite.

Ari se venge,

à propos du portrait, elle dira à Matteo, je cite :

*Il y a cette photo de moi où il m'a mixé avec maman. Alors tu vois, les résonances sont trop fortes avec ma mère, ou avec ce portrait de moi qu'il a appelé comme elle. Fucked up, right ?*

Ari utilise en quelque sorte la photographie pour capturer à son tour l'immortalité, la vie, la mort et les âmes, je cite :

*Que j'aime les statues pour le pouvoir que j'ai de leur donner vie puis de les replonger dans l'immobile éternité. Que j'aime les individus que je photographie pour ma capacité à leur prendre leur identité pour leur en sculpter une autre. Pour ma capacité à les « souiller ».*

ou encore :

*... je veux sucer tout seul jusqu'à la moelle toutes les énergies de ceux qui viennent à moi se faire photographe. J'ai mon os à ronger : que personne ne vienne me le réclamer !...*

Il y a toujours plus grand, plus haut et les toits de NY deviennent insuffisants pour se hisser, viser le ciel. Pour qu'Ari puisse retrouver Arielle, échapper aux fantômes, aux entités et aux mémoires ou se confronter au portrait et à Svevo, il faut retrouver la montagne.

Elle décide donc de revenir, d'aller à la maison de sa mère dans le village haut perché des Dolomites vénitiennes et de conjurer le sort en se lançant dans une randonnée en haute-montagne. Il faut retrouver Svevo. Lui seul est à même de la délivrer du portrait dont il est l'auteur et à faire la lumière sur les zones d'ombre de son enfance.

L'ascension d'Ari dans les montagnes est une marche quasi initiatique, décrite de la manière suivante, je cite :

*Elle se branche à la montagne pour mettre un terme à l'errance du cordon ombilical. Elle désire les résonances de la montagne, veut se nourrir aux échos du plus grand dont elle fait l'ascension.*

Des éléments fantastiques et fantasmagoriques vont intervenir, prendre naissance dans les éléments de la nature. Une ombre protéiforme la poursuit dans sa marche solitaire, des animaux fantastiques aux cornes préhistoriques l'observent, des marmottes se font sonneurs d'alarmes, des loups réconciliateurs et incarnés supplient, un nuage-cordon ombilical devient annonciateur d'un jour nouveau. Expérience chamanique, hallucination, initiation mystique, spirituelle ou psychanalytique ? Seule Ari, redevenue Arielle, pourrait y répondre.

Je ne dévoilerai rien de la fin. Je vous dirai simplement que Matteo a retrouvé Arielle. Rien de plus ! J'ai été bien trop longue et ce manuscrit sera certainement publié, je vous laisse donc le soin d'une merveilleuse lecture et découverte.

Chère Claire, Chère Anita,

lorsque nous avons parlé des nombreuses thématiques de ton roman, tu m'as dit « C'est une espèce de gigantesque bordel » ! Eh bien, je te souhaite de nombreux gigantesques bordels car j'ai un gigantesque plaisir à les lire.

Félicitations, chère Anita !

# Anita Gretsch

## Une bâtardise revendiquée et une bâtardise récompensée

### Discours de la lauréate du Prix d'Encouragement de la Fondation Servais (pour le manuscrit du roman « L'œil grand fermé »)

Que dire ? Juste quelques mots, avant de vous lire un extrait du roman pour lequel je suis ce soir récompensée, « L'œil grand fermé ».

E puer Wierder op Lëtzebuergesch, oder léiwer op Frëtzebuergesch – Pardon my French ! – well ech sinn net *tëschent* deenen zwou Sproochen, mä *an* deenen zwou Sproochen grouss ginn, et je les conjugue – à ma manière, très personnelle, et avec des accents qui ne le sont pas moins ! Ech si mat menger linguistëscher bâtardise endlech zefridden.

Bâtardise, j'écris ton nom, dont je fais une valeur : la bâtardise, je la revendique, sur tous les plans – elle fertilise, elle est fertilité.

C'est une autre bâtardise qu'on a récompensée avec mon roman – celle qui ne se tient pas *entre* la prose et la poésie mais *dans* la prose poétique, pas *entre* une écriture longuement raisonnée et celle de l'instant mais *dans* la raison de l'instant qui est celle de sa musicalité, celle du jazz qui, dans un thème écrit comme un cadre raisonné, libère aussi des bulles de lyrisme plus improvisées.

Langues et lieux mêlés : il y a ici Paris, New York et l'Italie, trois lieux qui nourrissent ma bâtardise, trois lieux que je partage avec mon personnage.

Schreiwen réserve de grands moments d'exaltation, d'autres, tout aussi grands, de doutes – c'est mon expérience du transcendant, c'est ma montagne, mon plus-grand.

Être lue comme je l'ai été par les membres de ce jury est une pure caresse de l'âme après une traversée en solitaire. C'est une caresse qui arrive à l'âme après la montagne – c'est l'âme-plaine.

Ech wollt donc dem Jury sincèrement Merci soen, an och menger Famill an dem Nathalie Ronvaux, dat mech ganz kompromisslos gelies huet, pour le meilleur et pour le pire, dont elle a de plus la délicatesse de ne dire ici que le meilleur...

Merci.



Madame Anita Gretsch, l'heureuse récipiendaire du Prix d'encouragement

Photo: Jean Meder

Anita GRETSCH

# L'Oeil grand fermé (Extrait)

## NY, 1

New York, ville de la nuit, aussi, c'est ce qu'on se disait à chaque fois qu'on squattait sur les toits et que le noir était mauve, et les lumières des grands buildings au loin comme un feu froid, et que nous on était bien...

Dans le cœur on était loin et on montait aussi haut que le Chrysler Building et son style art déco qui donnait envie d'aller secouer les petites jupes à volants qu'on ne porterait plus jamais et de se la jouer Betty Boop. On avait des pics d'euphorie, nos jambes gigotaient de désir d'aller guincher et souvent on y allait.

On entrait dans le métro à High Street et on poussait plus profond dans Brooklyn sur la A ou la C. Ou alors on remontait en bus vers Bedford. On arrivait dans des soirées improbables. Un toit sur lequel avait été planté un écran qui passait des bouts d'essai de films érotiques des années 20. Il y avait ce boa en plume qu'une femme plus habillée que celles qui nous entouraient baladait sur son corps, et on rigolait. On sortait de nos poches un jetable et on prenait quelques clichés comme ça, bras tendus, sans trop viser, et ça compensait de la journée à faire des mises au point sur des corps de mannequins trop maîtrisés. Pas de masques dans nos soirées, ou bien tellement que c'était comme si chacun se présentait nu, et nous aussi malgré nos jupes et leurs volants qu'on avait osé arborer un soir où le thème proposait aux hommes et femmes de permuer. « Mauvais genre » : c'est comme ça que la fête était nommée.

Dans les espaces sans cloison, on sentait des tas d'yeux qui nous balayaient et on fermait les nôtres, souvent, pour se regarder du dedans et s'accrocher à ce qu'on y trouvait. Des grappes de filles festives nous regardaient et on fermait les yeux plus fort encore. Dans le sein plat qu'on tenait bien comprimé, pas de désir pour celui, rond, dont elles débordaient. Ce corps que chaque jour on projetait inversé au dehors, vibrait toujours pour les garçons. Ça n'avait pas changé. Si l'une des femmes se détachait de son groupe et s'avavançait vers nous, on battait en retraite. Le soir des volants, on s'était éclipsés vers un palmier artificiel où deux iris, d'entre les feuilles et les mèches de cheveux, nous fixaient.

Sur le rythme de notre cœur qui battait à s'envoler, on avait adressé à ce visage des bouts de phrases. « Them. To many. Talk. Not easy », on avait dit pour se justifier. Il avait répondu en français « Les filles. Comme ça ici. Ailleurs on peut mieux décider. C'est pour ça que moi les filles, je les écris. » On avait répondu « le ragasse ? » pour le prendre à son propre jeu, et ça avait continué en français puisqu'il le parlait si bien. Au bout d'un moment, on avait dit : « Moi c'est Ari, enchanté », en tendant la main.

Matteo, il était « ghost writer », écrivain fantôme d'un auteur à succès. Il n'écrivait pas tout, mais il avait des chapitres commandés. Il recevait le script, et puis l'auteur officiel repassait dessus après, biffait quelques virgules, changeait un mot, le rythme de la fin d'un paragraphe. Matteo, il disait qu'il n'y avait pas d'injustice, qu'on était tous les ghost writers de quelqu'un, qu'on écrivait la vie des autres et qu'on les hantait. Il parlait de ses funny phantoms, les gentils, et aussi des autres, les spooky ghosts, ceux dont on aurait voulu se séparer comme d'un membre infecté.

Il citait souvent ce poème d'Apollinaire, « Cortège » :

*« Un jour je m'attendais moi-même*

*Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes*

*Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime*

*Parmi lesquels je n'étais pas »*

« parmi lesquels je n'étais pas », il répétait toujours, Matteo, « Par-mi les-quels je n'é-tais pas », en découpant bien les mots malgré l'accent italien. Il balbutiait un peu, et il reprenait de plus belle là où il voulait en arriver depuis le départ :

*« Le cortège passait et j'y cherchais mon corps*

*Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même*

*Amenaient un à un les morceaux de moi-même »*

Il disait que c'était bien d'avoir des cortèges, et d'être le cortège des autres, de porter un petit bout d'eux, d'apporter une pierre à leur histoire, un chapitre à leur livre. Et que pour soi, il fallait faire en sorte d'habiter aussi son propre cortège. Il disait pas « habiter », il disait « danser » avec les membres de son cortège. Il disait « dance », et nous on dansait sur le toit du building, bière à la main, en regardant le feu froid au loin, Manhattan, et en sentant notre chaleur à l'intérieur, et le boa qu'on n'avait pas, mais les volants de nos jupes que pour un soir au moins on faisait voler. On était loin, on était bien.

Matteo, dans ces soirées, on le voyait disparaître. Il était là et tout à coup, comme le chat de Cheshire dans « Alice au pays des merveilles », il n'était plus. Nous on était Alice, hallucinée, nos yeux se multipliaient dans ses obscurités et on finissait toujours par le retrouver dans quelque coin étonnant auquel on avait mis du temps à songer. Pour le retrouver, il fallait les imaginer, ces lieux. Matteo, il se racontait des histoires et les histoires finissaient par l'englober : il devenait leur personnage. On le voyait secouer les éléments – des verbes, des mots, des plans – agiter les particules, et hop : un lapin blanc ! Il créait tout un monde pendant qu'indolents, on se balançait sur ce cheval à bascule en regardant sur l'écran le boa de plume se trémousser plus encore que la fille dessous.

Et puis c'était le matin. On prenait le métro vers là où le travail nous menait. L'avion aussi, des fois. Avec tout l'équipement, les objectifs, les caisses lourdes à porter comme des croix mais on avait les bras aussi forts qu'on le prétendait. Il suffisait de vouloir – et on voulait.

« Ton cortège, tu l'as pas amené ? », on lui demandait certains soirs, en rentrant de shooting, quand il venait nous trouver avec l'air plus seul que d'habitude. Il disait « mais si, tu vois pas ? Ils sont tous là, avec moi, dedans moi ». Oui. On appuyait sur le bouton de l'appareil qu'on ne quittait jamais et le flash se déclenchait. Sur ces photos, encadré par l'embrasement de la porte, c'est vrai qu'il avait l'air accompagné. De nous, et de plein d'autres aussi. De cette foule de funny phantoms qui le constituaient. Les autres, ceux qui le hantaient, il savait les laisser à la porte avant d'entrer en s'essuyant bien les pieds sur le paillason, comme pour leur dire à ceux-là : allez, c'est bon, on en reste là pour cette fois. Chaque fois qu'il venait nous trouver, il était bien accompagné.

Des fois, c'était son mauvais cortège qui était de sortie et alors on le voyait pas. Ça s'entendait, de l'autre côté de la paroi. Un silence qui nous rappelait celui de maman, de l'autre côté de l'Atlantique, de l'autre côté du présent. Avant. Un silence trop peuplé qui faisait défiler le cortège spooky avec dedans on n'a jamais trop su qui... Matteo, en fait, il parlait pas trop d'eux ; nous non plus. Mais maman, quand même, il a su.

## NY, 2

Des soirs de bière sur le toit, une ligne de bouteilles vides contre la rambarde, une ligne dressée pour faire concurrence en miniature à la skyline de Manhattan, il défaisait un petit sachet. Entre deux gorgées, il réduisait plus finement la poudre avec la carte de la bibliothèque où il n'allait pas. On en prenait un peu, et ces soirs là, comme ça, on se disait qu'on pouvait nous aussi être ghost writer. Nègre de notre propre histoire qu'on racontait en reniflant pour racler les parois de notre nez des poudres qui s'y accrochaient. On hésitait, on disait « je », tu me reprenais. On commençait avec un début et on essayait de terminer par une fin.

On racontait de Paris et de ses toits sur lesquels j'adorais monter en sortant du lycée ; du grand salon aux meubles bâchés dans lequel je ne voulais pas rentrer ; de maman, toujours couchée. De moi dans sa chambre, chaque soir avant d'aller s'allonger, une fesse posée au bout de son lit pour l'entretenir un peu, et surtout de tout le reste du temps dehors. Des toits sur lesquels je montais pour embrasser la ville et faire des photos sans appareil et en clignant des yeux.

Comment j'avais découvert ça ? Une goupille d'extincteur était alors un laissez-passer pour la quasi-totalité des immeubles parisiens. Il suffisait d'en faire rentrer le bout dans un des trous du code et, Sésame, ouvre-toi, le ciel s'ouvrait à moi. Pendant que maman clouée sur son lit n'attendait rien, moi sur les toits je voulais tout. Je gobais l'air, la bouche ouverte, je respirais sans objectif, je faisais des photos avec mes yeux, pas comme Svevo qui m'attendait chez maman, caché derrière son appareil à figer le temps pour l'éternité. Moi, surtout, surtout, je laissais le temps passer, là-haut sur les toits, je l'encourageais à accélérer et le voyais filer.

Matteo, il nous écoutait. Après, la ligne de coke finissait de faire ses effets et des fois on s'arrêtait là. Si on en reprenait, c'était comme remettre des pièces dans le juke-box, la chanson redémarrait, on vagabondait plus longtemps sur les toits de Paris depuis ceux de Brooklyn, avec Matteo qu'on invitait à tout s'imaginer, avec maman qui était plus là et même ne l'avait jamais vraiment été, avec Svevo qui attendait en bas pour faire nos portraits. Et à la fin des lignes on s'arrêtait, on avait épuisé nos minutes d'histoire, les fantômes écrivains nous avaient désertés et on pouvait,



comme d'habitude, plus me raconter. La magie volubile des poudres s'en allait avec maman, maman allongée, maman qui dormait sans plus se réveiller, et moi qui m'étais allongé à côté, et le portrait dans lequel Svevo m'avait enfermé, et moi qui m'étais quand même réveillé, après.



**Le Jury pour l'attribution  
du Prix Servais 2017**

Madame Jeanne E. GLESENER, Présidente  
Madame Simone BECK  
Madame Odile LINDEN  
Monsieur Claude MANGEN  
Monsieur Pierre MARSON  
Madame Jeanne OFFERMANN  
Monsieur Alex REUTER  
Madame Aimée SCHULTZ  
Monsieur Sébastien THILTGES

---

**Le Conseil d'administration  
de la Fondation en 2017**

Madame Germaine GOETZINGER, Présidente  
Monsieur Paul SCHMIT, Administrateur-délégué  
Monsieur Claude D. CONTER  
Monsieur Jo KOX  
Monsieur Gast MANNES  
Monsieur Alain MEYER  
Monsieur Manou SERVAIS  
Monsieur Raymond WEBER



**Les Publications de  
la Fondation Servais**

**Emmanuel SERVAIS (1811-1890)**

**Autobiographie (212 pages)**

Prix 16 euros

**René ENGELMANN (1880-1915)**

**Leben - Werk - Zeit, par Cornel MEDER  
et Claude MEINTZ (432 pages)**

Prix 16 euros

Les ouvrages peuvent être commandés auprès  
du Centre national de littérature, Mersch,  
moyennant virement du montant au compte  
BCEE LU46 0019 1106 4610 9000 de la Fondation,  
et mention du titre de l'ouvrage désiré.

---

**Wat ass wäiss a kënnt vun zwou Säiten?**  
(Plaquette du 15<sup>e</sup> Anniversaire de la Fondation;  
ouvrage collectif des lauréats du Prix Servais;  
illustrations de Carlo Schmitz; postface de  
Gast Mannes, ancien président du jury) (gratuit)

**e-gutenberg. Anthologie**  
(Livre du 25<sup>e</sup> anniversaire de la Fondation;  
ouvrage collectif des lauréats du Prix Servais;  
coordination Germaine Goetzinger)

e-book téléchargeable au App Store et sous

<https://play.google.com/store>

La plupart des plaquettes annuelles du Prix Servais sont  
encore disponibles.





**Fondation  
Servais pour  
la littérature  
luxembourgeoise**